Les savoirs locaux : comment les découvrir et comment les transmettre[1]

Henry Tourneux
henry.tourneux@cnrs.fr

Résumé : L'irruption de ce que l'on a d'abord appelé la modernité, avant de parler de mondialisation, a, par contrecoup, réveillé les consciences : sommes-nous donc si démunis que nous devions tout aller chercher ailleurs ? Au cours des siècles, les groupes humains ont su s'adapter à leur environnement et faire face aux modifications qui l'ont affecté. Nous sommes maintenant à un point crucial de l'histoire, où tout change tellement vite que, si nous n'y prenons garde, nous nous retrouverons bientôt totalement coupés des ressources du passé, qui apparaît le plus souvent comme dépassé.

Il est de la responsabilité des chercheurs et des hommes de culture d'inventorier au plus vite les savoirs locaux, que l'on appelle parfois « traditionnels » ou « endogènes ». Il faudra d'abord se pencher sur le sens que l'on donne à ces expressions, qui sont susceptibles de recevoir des interprétations diverses. Nous nous éloignerons de la vision romantique du sujet, qui sacralise systématiquement le passé en refusant de le soumettre à l'expertise.

Nous tâcherons de montrer quelques pistes qui nous permettent encore aujourd'hui d'accéder à ces savoirs et nous proposerons des procédures pour les découvrir et les transmettre, en cohérence avec le monde moderne.

Mots clés : savoirs locaux, savoirs endogènes, savoirs traditionnels

Abstract: The irruption of what one first called modernity, and then globalization, has, by consequence, revived consciousness: are we so destitute that we should be obliged to look for everything elsewhere? Over the centuries, human groups have been able to adapt to their environment and to face the changes that have affected it. We are now at a crucial point in history, where everything changes so quickly that, if we are not careful, we will soon be completely cut off from the resources of the past, which most often seem outdated.

It is the responsibility of researchers and cultured men to make as soon as possible an inventory of local knowledge, sometimes called "traditional" or "endogenous". It will be necessary first to examine the meaning given to these expressions, which are susceptible of receiving various interpretations. We will distance ourselves from the romantic view of the subject, which systematically regards the past as sacred, refusing to submit it to the expertise.

We will try to show a few ways that still allow us to access this knowledge and we will propose procedures to discover them and transmit them, in coherence with the modern world.

Keywords : local knowledge, endogenous knowledge, traditional knowledge

1 Cette communication repose largement sur l'ouvrage que nous avons publié en 2011 en collaboration avec Boubakary Abdoulaye et Hadidja Konaï : *La Transmission des savoirs en Afrique : Savoirs locaux et langues locales pour l'enseignement*, Paris, Karthala.

Nous assistons actuellement à une telle accélération de l'histoire que nous avons l'impression que ce qui était formidable hier ne vaut plus rien aujourd'hui. Le petit téléphone mobile que nous avions acquis à grands frais il y a maintenant une bonne quinzaine d'années déjà, fait désormais figure d'objet de musée et celui qui ose encore en sortir un de sa poche passe presque pour un dinosaure. Nous pourrions multiplier les exemples de ce genre dans tous les domaines.

Avons-nous encore besoin de connaître la façon dont on calculait mentalement au village, à l'heure où chacun dispose d'une calculatrice électronique dans son smart-phone ? Y a-t-il quelque utilité, autre qu'idéologique, à se retourner pour voir ce qui a fait la vie de ceux qui nous ont précédés ?

Dans une récente interview[2] à un journaliste qui l'interrogeait sur le « retour à la source de l'identité africaine » Léonora Miano déclarait ceci : « Je ne crois pas au retour aux sources, car ce que l'Afrique doit devenir, elle ne peut prétendre le retrouver dans le passé ». Cette affirmation de la romancière peut nous paraître juste, à première vue. Nous vivons des choses qui étaient impensables dans le passé, quel besoin aurions-nous donc de ce passé pour nous guider à l'heure actuelle ? Léonora Miano poursuivait en posant cette question : « [...] voulons-nous en Afrique n'être qu'une espèce de duplicata de l'Europe, ou pouvons-nous avoir le courage d'inventer un autre modèle civilisationnel ? » Là, nous pouvons douter du raisonnement de l'auteure. Qu'on le veuille ou non, on ne peut inventer un modèle civilisationnel *ex nihilo* (à partir de rien). Il nous semble d'une évidence absolue que le modèle que Léonora Miano appelle de ses vœux ne pourra se dispenser d'un recours aux acquis du passé africain.

Nous citerons ici la philosophe française Simone Weil (morte en 1943), qui, dans *L'Enracinement* écrivait ces lignes éclairantes (p. 51) :

> Il serait vain de se détourner du passé pour ne penser qu'à l'avenir. C'est une illusion dangereuse de croire qu'il y ait même là une possibilité. L'opposition entre l'avenir et le passé est absurde. L'avenir ne nous apporte rien, ne nous donne rien ; c'est nous qui, pour le construire, devons tout lui donner, lui donner notre vie elle-même. Mais pour donner il faut posséder, et nous ne possédons d'autre vie, d'autre sève, que les trésors hérités du passé et digérés, assimilés, recréés par nous. De tous les besoins de l'âme humaine, il n'y en a pas de plus vital que le passé.

1. Science et savoir

Mus que nous sommes par un désir légitime de revaloriser les cultures africaines, pouvons-nous cependant donner pour équivalents « science » et « savoir » ? Au premier sens du terme, le mot « savoir » désigne « un ensemble de connaissances plus ou moins systématisées, acquises par une activité mentale suivie » (définition donnée par *Le petit Robert de la langue française*, 2016, version électronique). La science, elle, consiste en « l'ensemble des travaux des sciences » [les disciplines où le calcul, l'observation ont une grande part : mathématiques, astronomie, physique, chimie, sciences naturelles] ; c'est une « connaissance exacte, universelle et vérifiable exprimée par des lois ».

Au vu de ces définitions, nous comprenons bien que nous nous situons dans le cadre des savoirs et non de la science à proprement parler.

2. Savoirs traditionnels, savoirs endogènes, savoirs locaux

2.1. Les savoirs traditionnels

Dans un document non officiel destiné au public, l'Unesco (2006) parle de « savoirs traditionnels » qu'il définit en ces termes :

---

[2] « La francophonie, un truc annexe », propos recueillis par Hubert Artus, *Marianne* 1045 du 7 au 17 avril 2017, p. 74-75.

> Les savoirs traditionnels sont liés à l'ensemble des connaissances, savoir-faire et représentations des peuples ayant une longue histoire avec leur milieu naturel. Ils sont étroitement liés au langage, aux relations sociales, [...] et sont généralement détenus de manière collective. Trop souvent, [ils] sont simplement considérés comme de pâles reflets des savoirs dominants et ce, particulièrement dans le domaine des sciences. [...]

D'après ce texte, les « savoirs traditionnels » seraient « détenus de manière collective », c'est-à-dire diffus au sein de chaque société. Ils porteraient aussi principalement sur le milieu naturel. Nous ne souhaitons pas, pour notre part, utiliser cette expression de « savoirs traditionnels ». Nous rejoignons en cela Paulin Hountondji (1994, p. 13) qui écrit ceci :

> [... dans] cette expression couramment utilisée, et sans doute efficace pour les besoins d'une désignation empirique – tant il est vrai que tout le monde sait ou croit savoir de quoi il s'agit quand on parle de « savoirs traditionnels » – l'adjectif traditionnel n'est innocent qu'en apparence. Spontanément utilisé par opposition à « moderne », il véhicule l'idée obscure d'une coupure radicale entre l'ancien et le nouveau. Il fige ainsi l'ancien en un tableau statique, uniforme, sans histoire et sans profondeur, où tous les points paraissent rigoureusement contemporains, en réservant à l'ordre nouveau le prestige – ou le malheur – du mouvement, du changement, bref, de l'historicité.

Nous prendrons un petit exemple pour montrer l'ambiguïté de la notion de « tradition ». En 2011, Pierre Saotoing et une équipe de chercheurs publiaient un article intitulé « Medicinal plants used in traditional treatment of malaria in Cameroon » Un peu auparavant (2010), je publiais dans une revue polonaise un article intitulé « Traditional healing of fevers as practiced by the Fulani of Northern Cameroon », (le traitement traditionnel des fièvres tel qu'il est pratiqué par les Peuls du Nord-Cameroun). Saotoing a mené ses enquêtes en milieu urbain, à Maroua ; quant à moi, j'ai fait enquêter dans des zones bien éloignées de la ville. Une différence notable apparaît dans les résultats des deux études ; elle réside dans la part qu'y occupe ou non le neem (*Azadirachta indica*). Chez Saotoing *et al*., en milieu urbain contemporain, cet arbre occupe de loin la première place dans la liste des végétaux utilisés pour combattre la « malaria ». Dans notre étude, au contraire, il n'est même pas mentionné une seule fois. Ce n'est ni un hasard ni une erreur. Le neem est un arbre d'importation « récente ». Voici ce que Christian Seignobos en disait dans un ouvrage publié en 2002 :

> Présent déjà dans le Nord-Cameroun en quelques exemplaires vers 1930, [le neem] y a été vulgarisé après la guerre. Des administrateurs français allèrent en chercher des plants au Nigeria. En 1948, sur les conseils d'un agent des services de l'Agriculture, l'administrateur J. Lestringant implanta à Mora les premiers neems en pépinière, à partir de plants qu'il avait fait venir du Borno (Maiduguri) » (Seignobos et Tourneux, 2002, article « neem »).

Le neem ne fait donc pas partie de l'arsenal médicinal « traditionnel », contrairement à ce que laisse entendre le titre de l'article de Saotoing *et al*. (qui parle de *traditional treatment*). Il faut ajouter que l'arbre, après son introduction, a été longtemps considéré avec mépris ; son nom l'atteste, qui, étymologiquement signifie « les feuilles, le feuillage » (en *hausa* [gáanyée]). Il y a encore trente ans, le neem n'était utilisé dans la région que pour son ombre et son bois ; quelques expérimentateurs téméraires commençaient tout juste à en utiliser l'écorce pour ajouter de l'amertume à la bière de mil. Tout ceci prouve qu'une pharmacopée peut se trouver bouleversée en assez peu de temps, suite à un changement provoqué par l'homme dans le milieu naturel.

2.2. Les savoirs endogènes

Paulin Hountondji préfère donc renoncer à l'appellation de « savoirs traditionnels » et parler de « savoirs endogènes » ; il s'en explique (*ibid*., p. 14-15) :

> Le terme [de « savoirs endogènes »] évoque l'origine des savoirs en question en les désignant comme des produits internes tirés du fonds culturel propre, par opposition aux savoirs exogènes, importés d'ailleurs. Sans doute objectera-t-on que cette distinction elle-même est toute relative et ne vaut qu'en première approximation, puisque ce qui paraît aujourd'hui endogène a pu être importé à une époque lointaine, puis assimilé par la société et parfaitement intégré, au point de faire oublier ses origines étrangères. [...]
>
> On appellera donc « savoir endogène », dans une configuration culturelle donnée, une connaissance vécue par la société comme partie intégrante de son héritage, par opposition aux savoirs exogènes qui sont encore perçus, à ce stade au moins, comme des éléments d'un autre système de valeurs.

Nous ne pouvons que souscrire à cette visée démystificatrice : il n'existe pas d'endogène absolu, mais il y a un mouvement permanent par lequel l'exogène d'aujourd'hui peut intégrer l'endogène de demain.

Le terme d'« endogène » ne nous satisfait pourtant pas pleinement ; peut-être est-ce dû à l'importance que nous accordons à l'étymologie pour décrypter le sens profond des mots. En effet, le suffixe *-gène* fait bel et bien référence à une origine, comme P.J. Hountondji le reconnaît lui-même. L'endogène est « ce qui prend naissance à l'intérieur », et l'exogène, « ce qui provient de l'extérieur ». Le philosophe béninois lui-même reconnaît aussi qu'en la matière, ce n'est pas l'origine qui est importante, mais le sentiment d'appropriation complète.

Nous allons illustrer notre propos en citant l'exemple de la culture du sorgho repiqué, appelé aussi sorgho de contre-saison, sorgho de saison sèche ou mouskouari. Qui, dans les plaines du Diamaré, peut douter du fait que cette culture ait été mise au point et développée localement ? En d'autres termes, qui peut mettre en doute le caractère endogène de cette culture ? Pourtant, le linguiste, sans même avoir besoin de faire appel à des enquêtes historiques, peut montrer très rapidement que la technique du sorgho repiqué a été prise au Borno. Toutes les étymons kanuri ci-dessous sont cités d'après Cyffer & Hutchison (1990) :

muskuwaari : « sorgho de saison sèche » ; < *kanuri* [*masakwá] > [mosuwá] « sorgho repiqué » ;
karal : « terrain à mouskouari » ; < *kanuri* [hár-] « être sec » ;
fanngarre « casier à mouskouari » ; < *kanuri* [fángal] « section, subdivision » ;
gooforiwal : « plantoir à sorgho » ; < *kanuri* [gəwúr-] « piler » (étymologie donnée par Mohammadou E. 1997 : 279) ;
okoloore : « mare artificielle destinée à l'arrosage des plants de mouskouari » < *kanuri* [kulúwu] « étang » ;
ajagamaari : « sorgho repiqué à grain blanc, dont on distingue plusieurs variétés » ; < *kanuri* [*ájígamá > ájíyamá] « variété de sorgho préférée ».

L'historien (Seignobos : 2000) confirme cette interprétation et ajoute que le mouskouari était présent dans la région probablement dès la fin du XVIII^{e} siècle ; on a assisté à la multiplication des emblavures au milieu du XIX^{e} et la première diffusion d'envergure s'est produite autour de 1880.

Il est évident que, de nos jours, cette technique culturale a été entièrement appropriée par les paysans des plaines du Diamaré, ce qui, pour Hountondji, justifierait qu'on la traite d'endogène. Au bout d'un certain temps, l'origine exogène est oubliée et l'on passerait à de l'endogène. Cela signifie que, pour séparer l'endogène de l'exogène, l'on devrait faire appel à un curseur qu'il faudrait en permanence déplacer sur l'échelle historique. Ce n'est pas très satisfaisant.

2.3. Les savoirs locaux

Pour cette raison, nous préférons qualifier ces savoirs d'un adjectif banal, qui a contre lui cependant d'être à la mode quand on l'oppose au « global », je fais donc référence au « local ». Le « local » est ce qui concerne un lieu, une région. En l'occurrence, nous entendrons par « savoirs locaux » les connaissances dont disposent des groupes humains localisés, indépendamment d'apports extérieurs en cours. Lorsque l'on demande à quelqu'un sur le terrain pourquoi il fait ceci ou cela de telle manière plutôt que de telle autre, on obtient souvent la réponse suivante : « Ici, c'est comme ça que nous faisons ou c'est comme ça que nous disons ». Nous avons là la signature du « local », qui s'opposera à ce qui vient d'ailleurs ; pour des techniques agricoles non encore intégrées, on pourra entendre des paysans dire : « C'est tel Projet qui nous a dit de faire comme ça ». Dans ce dernier cas, nous ne pourrons parler de savoirs locaux.

3. En quoi consistent précisément les savoirs locaux ?

Si l'on s'en réfère à notre première citation de l'UNESCO, ces savoirs porteraient principalement sur le milieu naturel et seraient diffus au sein de chaque société. Personnellement, j'insisterais en priorité sur le fait qu'ils sont véhiculés dans et par les langues locales. De même qu'on ne peut saisir réellement la richesse d'une littérature orale que dans la langue qui l'a vue naître, de même on ne peut s'approcher des savoirs locaux sans les recueillir dans la langue où ils sont formulés. Ce qui n'exclut pas que l'on doive ensuite essayer de les traduire dans des langues accessibles au plus grand nombre, mais c'est une autre affaire.

Contrairement à ce que laissait entendre l'UNESCO, le domaine des savoirs locaux est coextensif à toutes activités humaines, qu'elles soient techniques [cuisine, agriculture, élevage, médecine, forge, poterie, architecture, tissage, etc.], intellectuelles [logique, calcul, mémoire, etc.], artistiques [vêtement et parure, musique, arts de la parole] ou spirituelles [religion, croyances, etc.].

3.1. Des exemples pris dans le domaine du milieu naturel

Par commodité, j'illustrerai mon propos en recourant au *fulfulde* pour exemplifier les savoirs botaniques dont on dispose au Diamaré. D'abord, je constate qu'il n'y a pratiquement pas de végétal qui ne soit dénommé ; c'est déjà un fait remarquable. On dispose ainsi d'un répertoire de plus de six cents noms de plantes et d'arbres. Bien évidemment, on ne trouvera sans doute personne qui les connaisse absolument tous et les recherches dans le domaine apportent en permanence de nouveaux noms ou des synonymes.

Au-delà de l'intérêt intrinsèque que possède cette dénomination, qui s'avère très importante pour tout ce qui concerne l'agriculture, l'élevage, l'alimentation, la médecine, la magie, etc., elle véhicule toute une gamme d'informations auxquelles on peut accéder par l'analyse linguistique. Ces informations, décelables dans les noms dérivés ou composés, révèlent un sens admirable de l'observation doublé d'un sens exquis de la poésie. Il est plus facile de les retenir du fait de ce que les linguistes appellent leur « motivation » : leur signifiant n'est donc pas totalement arbitraire.

3.1.1. Le nom composé ou dérivé donne des indications sur l'aspect extérieur de la plante, de l'herbe ou de l'arbre

3.1.1.1. Siphonochilus aethiopicus

Noppi-wamnde, « oreilles d'âne », [*Siphonochilus aethiopicus*, Zingibéracées]. Le nom de cette plante vient de la taille remarquable du limbe de la feuille (qui va de 5 cm

à 35 cm, pour une largeur de 3 à 9 cm) et de sa forme en fer de lance. Ces caractéristiques peuvent effectivement évoquer des oreilles d'âne.

3.1.1.2. Chrysanthellum indicum

Gite-gertoode, « yeux de poules », [*Chrysanthellum indicum* var. *afroamericanum* B.L. Turner , Astéracées]. Le nom de cette plante vient de la forme de ses fleurs [capitules] qui forment de petites boules jaunes légèrement aplaties de 3 à 4 mm de diamètre. Ces fleurs, qui peuvent évoquer des yeux de poules, sont disposées au bout de longs pédoncules et se détachent donc très bien du reste de la plante, leur donnant un aspect remarquable. Ce long pédoncule qui rattache la fleur à la plante est comparable au cou de la poule. En outre, la forme des feuilles de la plante, profondément divisées, peuvent évoquer des pattes de poule.

3.1.2. Le nom donne des informations sur la comestibilité de la plante ou du fruit de l'arbre

Les plantes attribuées aux djinns (*ginnaaji*), à des animaux comme l'hyène (*fowru*), le crapaud (*faaɓru*), etc. ressemblent à des plantes comestibles mais ne le sont pas.

3.1.2.1. Ziziphus mucronata

Jaaɓi-fowru : « jujubier de l'hyène », [*Ziziphus mucronata*, Rhamnacées] ; le fruit de cet arbuste, contrairement à celui du jujubier sauvage *jaaɓi* [*Ziziphus mauritiana*] ou du jujubier cultivé *kurnaahi* [*Ziziphus spina-christi*], est amer et difficilement comestible.

3.1.2.2. Citrullus lanatus

Paali-ginnaaji : « gourdes des djinns » [*Citrullus lanatus*, Cucurbitacées]. Le fruit de cette plante ressemble exactement à une petite pastèque, mais son amertume la rend complètement immangeable.

Le nom peut encore donner des indications variées, de toute nature, comme sur le sol ou l'endroit où pousse la plante ou l'arbre, sa provenance, son utilisation (voir Tourneux et Seignobos 1997).

3.2. Un exemple pris dans le domaine des processus intellectuels

Je prendrai un exemple cette fois chez les Bambara, dont Dominique Vellard (1988) a étudié les procédures de calcul mental. Cette mathématicienne a ainsi proposé toute une batterie de problèmes que les personnes interrogées, non alphabétisées en français, devaient résoudre sans aucune aide matérielle (fussent des bâtonnets ou des cailloux). Elles devaient ensuite expliquer à haute voix, en langue bambara, le cheminement mental qui les avait conduites au résultat. Voici un exemple de division telle qu'elle le décrit :

> La division se fait toujours par approximations successives : on essaie d'approcher le nombre de départ par des multiplications successives, le premier essai ne se faisant pas au hasard mais avec une présomption de l'ordre de grandeur.
>
> [Question posée à l'informateur] « – Comment faites-vous pour savoir la part que chacun doit payer lors d'une souscription de 17 400 francs avec 8 personnes ? »
>
> Réponse [traduite du bambara] : « – En général, chez les Bambara, on dit : chacun paie 2 000 F, cela fait 16 000 F. Si cela ne va pas, on ajoute encore 100 francs, chaque 8 fois 100 font 800 F ; il reste 600 F ; à 50 F chaque, cela fait 8 fois : 400 F ; il reste 200 F ; à 25 F chaque, cela fait 8 fois 25 soit 200 F ; cela fait 75 F en plus par personne, chacun paie donc 2 175 F. » (Vellard 1988 : 194-195).

Je renvoie à l'article en question pour plus de détail. Lorsque l'on voit l'intérêt cognitif d'une telle étude, on se demande pourquoi les enseignements en langues « maternelles » n'en ont pas tiré profit.

4. Comment recueillir les savoirs locaux

4.1. Les mythes

Edmond Ortigues, dans *Œdipe africain* (M.-C. & E. Ortigues, 1966), a un chapitre particulièrement éclairant intitulé « Le mythe fragmentaire ». Il y explique que la vision romantique que l'on peut avoir du vieux sage africain qui déroule d'une traite le mythe de la création du monde est largement illusoire. Non qu'il n'existe pas de vieux sages. Mais les mythes africains sont rarement débités d'une traite. René Jaouen a bien montré comment petit à petit, en écoutant parler, lors d'une grande sécheresse qui a frappé la région, et en observant des rites, il a pu finalement découvrir le cycle cosmique tel que les Guiziga le conçoivent. J'ai fait la même expérience, à plus petite échelle, chez les Munjuk de Pouss, où un curieux rite exécuté au marché au poisson m'a mis sur la piste d'un mythe sur le déluge (Tourneux, 1988). On découvre petit à petit des fragments qui peu à peu s'agencent et prennent sens, alors que personne ne vous donnera jamais de récit complet.

4.2. Les savoirs techniques

Avant d'aller recueillir des savoirs techniques, il importe que vous vous documentiez au maximum d'un point de vue scientifique sur la technique que vous souhaitez investiguer. En effet, selon que vos interlocuteurs comprendront que vous avez déjà ou non des connaissances, ils s'ouvriront plus ou moins à vous. Il y a un tel corpus de publications scientifiques en général et sur la région en particulier (pour ne pas parler du reste du Cameroun) qu'il est fort probable que vous trouverez quelque part au moins un embryon de connaissances qui vous sera utile.

Une fois faite cette préparation intellectuelle, vous rédigez un plan de tout ce qu'il y a potentiellement à rechercher sur votre sujet, non pour orienter vos interlocuteurs de façon dirigiste, mais pour être capable de repérer des points qui dans le feu de l'interview, auraient échappé. Muni d'un enregistreur numérique et d'un caméscope, vous irez à la rencontre d'une série de personnes-ressources (qu'on appellera par commodité « informateurs/informatrices ») avec lesquels vous aurez préalablement pris rendez-vous. Laissez-leur le choix du lieu et du moment, de façon à ne pas les gêner dans leurs activités. Le critère de l'âge n'est pas le seul à prendre en compte dans le choix de ces informateurs : il faut bien reconnaître que le grand âge n'est pas un gage absolu de grandes connaissances... Vous ne vous contenterez pas non plus d'interviewer une seule personne, mais en fonction de la complexité du sujet et du temps dont vous disposez, n'hésitez pas à vous adresser à plusieurs personnes successivement. Il est également possible d'interviewer plusieurs personnes à la fois, mais vous aurez beaucoup plus de mal à exploiter les données.

Chaque informateur/informatrice sera dûment identifié et vous recueillerez pour chacun et chacune tous les renseignements utiles (âge, lieu de naissance, répertoire linguistique, niveau de scolarisation, occupation, lieu(x) de résidence, situation familiale...). Toutes les interviews seront également datées et localisées de façon précise. Elles se feront dans la langue principale de la personne interviewée.

Votre objectif sera donc avant tout de faire raconter son activité technique par la personne-ressource. Vous n'interviendrez que pour la relancer sur des points que vous n'avez pas compris ou pour obtenir des compléments d'information.

Les connaissances acquises par interviews devront impérativement être complétées par des observations en situation. Parallèlement à l'interview, donc, il est indispensable, lorsque le sujet étudié s'y prête, notamment lorsqu'il porte sur des savoirs techniques, d'effectuer des observations directes sur le terrain. Jean Boutrais (1999, p. 55), s'intéressant à l'activité pastorale, dit lui-même ceci :

> Autrefois, les chercheurs se contentaient d'indiquer le déroulement habituel d'une journée d'éleveur, d'après ce que leur en disaient les informateurs. Ils transmettaient un récit général qui omettait beaucoup de détails. Les meilleurs bergers ne savent pas toujours exprimer leur manière de conduire les animaux au pâturage ; d'autres ne comprennent pas l'intérêt d'expliquer les pratiques qu'ils tiennent comme allant de soi. Or, c'est justement l'ensemble de ces pratiques devenues évidentes pour les acteurs qui fondent leur compétence pastorale. Un savoir pastoral est rarement identifiable par lui-même mais à travers des pratiques qui, souvent, ne sont pas exprimées par les informateurs.

Nous ne saurions mieux dire.

4.3. Les savoirs mathématiques

Dans un article de1988 (p. 176-178), Dominique Vellard indique la façon dont elle a recueilli les procédures calculatoires des Bambara. Elle a listé les situations de la vie courante qui exigent de faire des calculs. Comme nous l'avons fait dans le domaine technique de l'agriculture, elle a aussi réalisé des interviews hors contexte avec des personnes signalées comme particulièrement douées en calcul ; ensuite, elle a observé le calcul (les quatre opérations de base et le passage d'un calcul à base 5 à un calcul décimal [correspondant au Cameroun à la conversion réciproque du franc en *dala* ou *sunku*]) tel qu'il se pratique en contexte réel (au marché, par exemple). Puis, elle a soumis diverses personnes à des exercices hors contexte, dans lesquels un problème leur était soumis. Les personnes en question donnaient leur réponse et devaient ensuite verbaliser les processus par lesquels elles étaient arrivées à ce résultat. Nos auteures étaient bien conscientes du problème que peut poser la verbalisation des processus mentaux ; malgré cette difficulté épistémologique, la procédure suivie s'est avérée très productive.

5. Comment traiter les données recueillies

Vous vous retrouverez rapidement à la tête de gros fichiers sonores, que vous devrez dépouiller aussi rapidement que possible, pendant que vous avez encore fraîches en mémoire les circonstances dans lesquelles vous les avez enregistrés. Ne vous avisez pas de les traduire directement sans passer par l'étape de la transcription de la langue originale. Vous risqueriez de commettre de nombreuses erreurs que vous ne pourriez plus corriger par la suite et de rater des points importants. Le principe est donc de tout transcrire, en numérotant les énoncés, puis de procéder à la traduction, en suivant cette même numérotation. Une fois que vous avez traité ainsi quatre ou cinq interviews, revenez au plan que vous aviez rédigé avant l'enquête, remodelez-le et complétez-le, car le travail de terrain aura fait apparaître des points auxquels vous n'aviez pas pensé au départ. Puis vous essayez d'ordonner par écrit tout ce que vous avez appris. Le plus facile, à cette étape, sera de le faire d'après la traduction, sauf si vous êtes vraiment capable de rédiger directement dans la langue originale. Vous synthétisez donc en un seul document ordonné l'ensemble des interviews réalisées. L'une des tentations que vous aurez sera de faire disparaître les variantes que vous aurez recueillies au profit d'un beau récit linéaire. Il ne faut pas masquer les divergences ni même ce que vous considérerez comme des erreurs.

6. La rédaction finale

Une fois que vous aurez franchi cette première étape de synthèse, vous pourrez en extraire l'essentiel, en vue de l'enseignement, notamment. Et cette fois, vous rédigerez à la fois dans la langue locale et parallèlement en français, en ajoutant toutes les notes et les commentaires que vous croirez utile à une bonne compréhension. A cette phase du travail, vous pourrez être amenés à contester certaines des informations qu'on vous aura confiées. Je citerai le cas des connaissances locales sur la chauve-souris (Tourneux et collab., 2011 : 205-223). On vous dira que cet animal défèque par la bouche. Bien évidemment il n'en est rien et il suffit d'avoir une chauve-souris en mains pour constater qu'elle a bel et bien un anus. Votre rédaction, tout en citant la croyance locale, introduira une remarque pour la contester de façon argumentée.

7. Conclusion

L'étude scientifique des savoirs locaux fera apparaître des manières originales de penser et de voir le monde. Le classement des végétaux, par exemple, bien que différent de la taxonomie linnéenne, n'en est pas moins très précis. Les processus cognitifs à l'œuvre dans les opérations mathématiques se révéleront différents de ceux qu'on acquiert à l'école occidentale, mais tout aussi performants. Le chercheur qui se sera plongé dans ces savoirs longtemps déniés et dévalorisés bénéficiera d'un nettoyage mental qui lui permettra de prendre des distances utiles avec les sciences telles qu'elles se pratiquent dans le monde dit « développé ». Malgré la mise en œuvre de processus cognitifs différents, il observera des convergences indéniables entre ces systèmes et aura suffisamment de recul pour en inventer de nouveaux.

Des recherches de ce genre ne peuvent manquer d'avoir aussi un impact sur l'enseignement en langues nationales. De notre point de vue, les langues africaines sont les mieux adaptées pour transmettre les savoirs africains ; autrement dit, ces savoirs que nous aurons à cœur de mettre au jour devront constituer le cœur des programmes d'enseignement en langues nationales. Voici ce que disent à ce propos Colette Noyau et Dominique Vellard (2004 ; parlant de la construction des connaissances mathématiques dans la scolarisation en français langue seconde) :

> Si l'on veut avoir le plein bénéfice d'un enseignement en langue maternelle, il ne faut pas traduire des manuels écrits dans une autre langue, entre autres parce que la traduction des concepts en langue usuelle [i.e. langue africaine] n'a aucune raison d'être semblable d'une langue à l'autre. Il faut donc étudier, en situation, comment la langue énonce ces concepts. La maîtrise des situations d'utilisation des « quatre opérations » forme une grande partie de l'enseignement mathématique à l'école élémentaire. Il est clair que ces situations existent dans la communauté de l'élève. Il s'agit alors de mener des enquêtes de type ethnographique pour savoir quelles sont ces situations et comment les opérations sont verbalisées [...]. Cela ne correspond pas alors à l'algorithme scolaire, puisqu'on a affaire à des méthodes de calcul mental, mais elles ont autant de valeur d'efficacité. Une fois celles-ci reconnues comme valides, il est plus aisé de proposer des algorithmes écrits.

Autrement dit, traduire en langues africaines des *shell-books* (livres qui sont des « coquilles vides ») dans lesquelles on remplace un mot anglais par un mot en *fulfulde* ou en *ewondo* pour faire des manuels scolaires de calcul, non seulement ne sert à rien, mais en plus contribue à faire oublier les savoirs locaux véhiculés pas ces langues.

La tâche à accomplir est immense ; elle requiert un engagement total et un soin extrême. Il ne faudra tomber ni dans le folklore ni dans l'exotisme, mais aller au fond des choses pour en saisir toute la valeur. Les langues locales seront la porte d'entrée privilégiée dans ces univers de sens. J'encourage donc tous ceux et toutes celles qui se sentent attirés par ces perspectives, à acquérir le minimum de compétence scientifique dans la ou

les langue(s) qu'ils/elles pratiquent pour pouvoir accéder en profondeur aux trésors de savoirs que les générations qui nous ont précédés ont accumulés.

Bibliographie

Boutrais, Jean, « Journées de bergers au Nord-Cameroun », *in* Poncet Y. (éd.), *Les Temps du Sahel*, Paris, IRD, 1999, p. 55-80.

Cyffer, Norbert (éd.), Hutchison John (éd.), *Dictionary of the Kanuri language*, Dordrecht / Nigeria, Foris / University of Maiduguri, 1990.

Donaint, Pierre, *Les Cadres géographiques à travers les langues du Niger. Contribution à la pédagogie de l'étude du milieu,* Niamey, Institut nigérien de recherches en sciences humaines, coll. « Études nigériennes », n° 37, 1975.

Dossou, François C., « Écriture et oralité dans la transmission du savoir », *in* Hountondji P.J. (dir.), *Les Savoirs endogènes : Pistes pour une recherche*, [Dakar], Codesria, 1994, pp. 257-282.

Eguchi, Paul Kazuhisa, *Ndaa Biy Marva'en, The Narrative of a Giziga Pastor,* Osaka, National Museum of Ethnology, 173 topics, 2002.

Essono, Jean-Marie, « L'expression du temps chez les Beti », *African Journal of Applied Linguistics* 2, 2001, pp. 152-163.

Hountondji, Paulin J. (dir.), 1994, *Les Savoirs endogènes : Pistes pour une recherche*, [Dakar], Codesria.

Hountondji, Paulin J., « Introduction : Démarginaliser », *in* Hountondji P.J. (dir.), 1994, *Les Savoirs endogènes : Pistes pour une recherche*, [Dakar], Codesria, 1994, pp. 1-34.

Hountondji, Paulin J., *L'ancien et le nouveau. La production du savoir dans l'Afrique d'aujourd'hui*, Langaa RPCIG, 2013.

Jaouen, René, *L'Eucharistie du mil. Langages d'un peuple, expression de la foi*, Paris, Karthala, 1995.

Ki-Zerbo, Joseph, *La Natte des autres : Pour un développement endogène en Afrique*, Dakar, Codesria, 1992.

Koelle, Sigismund, *African Native Literature [...] and a Kanuri-English Vocabulary*, Londres, Church Missionary House, 1854.

Metinhoue, Goudjinou P., « L'étude des techniques et des savoir-faire "traditionnels" : question de méthode, *in* Hountondji P.J. (dir.), *Les Savoirs endogènes : Pistes pour une recherche*, [Dakar], Codesria, 1994, pp. 37-56.

Mignot, Jean-Michel, *Prélude à une étude ethnoscientifique des enfants Masa Bugudum : éléments sur l'acquisition des savoirs ethnobotaniques et ethnozoologiques,* Thèse de doctorat, Nanterre, Université Paris X, 4 vol. (en 5 tomes), 2001.

Mohammadou, Eldridge, Kanuri imprint on Adamawa Fulbe and Fulfulde, *in* Cyffer N. et Geider Th. (éd.), *Advances in Kanuri Scholarship*, Cologne, Rüdiger Köppe, 1997, p. 257-311.

Noyau, Colette ; Vellard, Dominique « Construction de connaissances mathématiques dans la scolarisation en français langue seconde », *Cahiers du français contemporain* 9, 2004, pp. 57-76.

Ortigues, Marie-Cécile et Edmond, *Œdipe africain*, Paris, Plon, 1966 (plusieurs rééditions chez d'autres éditeurs).

Saïbou, Nassourou, Les femmes comme personnes politiques et détentrices du savoir : l'institution du *hiirde* dans la société peule, *in* Holtedahl L., Gerrard S., Njeuma M.Z., Boutrais J. (éd.), *Le Pouvoir du savoir. De l'Arctique aux tropiques*, Paris, Karthala, coll. « Hommes et sociétés », 1999, pp. 119-125.

Saotoing, Pierre (aut.), Vroumsia Toua (aut.), Tchobsala (aut.), Tchuenguem Fohouo, Fernand-N. (aut.), Njan Nloga, Alexandre-Michel (aut.), Messi, Jean (aut.), « Medicinal plants used in traditional treatment of malaria in Cameroon », *Journal of Ecology and the Natural Environment* 3 (3), 2011, pp. 104-117.

Seignobos, Christian « Sorghos et civilisations agraires », *in* Seignobos Ch. (éd.), Iyébi-Mandjek O. (éd.), *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, Paris, IRD Éditions, Minrest/Inc, 2000, pp. 82-87.

Seignobos, Christian, Deguine, Jean-Philippe et Aberlenc, Henri-Pierre, Les Mofu et leurs insectes, *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée* 38 (2), 1996, pp. 125-187.

Seignobos, Christian, Tourneux, Henry, *Le Nord-Cameroun à travers ses mots : Dictionnaire de termes anciens et modernes*, Paris, IRD / Karthala.

Soo, Alfaa Ibraahiima [Sow, Alfâ Ibrâhîma], 1992, *Maanditorde annde e pine pulpule hiirnaange Afrik*, [Mémorial des sciences et des savoirs peuls d'Afrique de l'Ouest], Paris, Nubia.

Tourneux, Henry, « Traditional healing of fevers as practiced by the Fulani of Northern Cameroon », *Folia Orientalia* 45-46, 2010, pp. 331-340.

Tourneux, Henry, « Le protoptère et le déluge », *in* Barreteau D. et Tourneux H. (éd.), *Le Milieu et les hommes. Recherches comparatives et historiques dans de bassin du lac Tchad*, Paris, Orstom, coll. « Colloques et séminaires », 1988, pp. 127-138.

Tourneux, Henry, avec la collab. de Boubakary Abdoulaye et Hadidja Konaï, *La Transmission des savoirs en Afrique : Savoirs locaux et langues locales pour l'enseignement*, Paris, Karthala, 2011.

Tourneux, Henry, (avec la collaboration de Boubakary, Abdoulaye, Hadidja, Konaï et Fakih, Ousmane) *Dictionnaire peul du corps et de la santé (Diamaré, Cameroun)*, Paris, OIF/Karthala, coll. « Dictionnaires et langues », 2007.

Tourneux, Henry (aut.), Seignobos, Christian (aut.), « Origine et structure du lexique botanique peul du Diamaré », *in* Barreteau D. (éd.), Dognin R. (éd.), C. von Graffenried (éd.), *L'Homme et le milieu végétal dans le bassin du lac Tchad, Man and Vegetation in the Lake Chad Basin*, Séminaire du Réseau Méga-Tchad, Sèvres, du 18 au 20 septembre 1991, Paris, Orstom éditions, coll. « Colloques et séminaires », 1997, p. 195-216.

Tourneux, Henry et Yaya, Daïrou, *Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature (Diamaré, Cameroun), suivi d'un index français-fulfulde,* Paris, Karthala / Wageningen, CTA / Montpellier, Cirad, coll. « Dictionnaires et langues », 1998.

Unesco, « Savoirs traditionnels », Paris, Bureau de l'information du public, MEMOBPI, 2006.

Vellard, Dominique, *Pratiques de calcul et opérations logiques en milieu traditionnel africain. (Exemples maliens et rwandais)*, Paris, Université Paris VII, UER de Didactiques des disciplines, 1982.

Vellard, Dominique, « Anthropologie et sciences cognitives : une étude des procédures de calcul mental utilisées par une population africaine analphabète », *in* « Langage et cognition »*, Intellectica,* revue de l'ARC, numéro spécial, 1988, pp. 169-209.

Vellard, Dominique, « Pragmatique cognitive : De l'arithmétique du quotidien à l'intelligence artificielle », *Sociologie du travail* 36 (4), 1994, pp. 501-522.

Weil, Simone, *L'Enracinement*, *Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain, Paris*, Gallimard, collection « Idées »1977 ; [1re éd. 1949].

Wente-Lukas, Renate, *Die materielle Kultur der nicht-islamischen Ethnien von Nordkamerun und Nordostnigeria*, [La culture matérielle des populations non

islamisées du Nord-Cameroun et du nord-est du Nigeria], Wiesbaden, Franz Steiner, 1977.